

Compte rendu séminaire 2 du vendredi 24 février 2023

« *Environnements, mondes de vie, socio-écosystèmes : quels concepts pour quelles approches / focales épistémiques* »

Rédaction du CR Dominique Chev 

Présents : Fatoumata Hane, Fatou Bintou Sarr, Priscilla Duboz, Abdoulaye Dabo, Aly Diallo, Abdou Ka, El Hadji Malick Sy Camara, Yann Philippe Tastevin, Enguerran Macia, Dominique Chev 

Excusés : Roger Zerbo, Papa Ibnou Ndiaye

Introduction

(Dominique Chev )

Mot d'accueil, remerciements (  tous les membres, à Karine Ginoux et à Sophie Drame et au CEA Mère-Enfant de l'UCAD) et plaisir de ce moment privilégié.

Quelques informations pratiques et particulières :

- Le séminaire a été accessible en visio (lien envoyé par Dominique aux responsables d'équipe et personnellement à la collègue qui s'était manifestée, comme aux membres du GRI) et a été enregistré (merci à Priscilla). L'enregistrement est disponible pour les membres du GRI ACETE s'ils le souhaitent (notamment Roger Zerbo et Papa Ibnou Ndiaye qui n'ont pu être parmi nous).
- Nous avons convenu d'inviter Doyle MacKey et Martine Hossaert,  cologues, qui n'ont pu être présents, mais Priscilla a partagé leur entretien dans son intervention au séminaire. Nous les remercions vivement de cette participation.
- Invitation a été faite à Gilles Boetsch (dont il est inutile de rappeler la légitimité sur ces thématiques) et   Jean-François Havard qui s'est présenté (politiste, Université de Haute-Alsace, MCU, a beaucoup travaillé et travaille sur les mobilisations générationnelles, identitaires, politiques et religieuses en Afrique de l'Ouest, au Sénégal particulièrement, sur l'hygiène et la propreté des rues à Rufisque également en 2012 et collabore au projet « Corps en lutte » depuis quelques années), que Dominique a mobilisé comme « candide éclairé » ( tranger à l'objet, aux épistémologies et méthodologies propres à nos champs disciplinaires sur ces thématiques, mais ayant une connaissance fine du Sénégal et de l'Afrique de l'Ouest et un goût pour les distinctions conceptuelles et les discussions théoriques que nous avons éprouvés lors du travail collectif sur notre ouvrage « Biopolitiques en Afrique de l'Ouest, Karthala, 2022).
- Exceptionnellement, étant donnée leur implication remarquable au colloque et leur intérêt pour la thématique de ce séminaire, nous avons accepté la présence de Laura et Désiré.

Rappel des principes de notre collectif : priorité aux échanges, rigueur et ouverture de notre réflexion collective, souplesse des présentations, de la discussion et de l'organisation, enfin plaisir partagé de ces temps privilégiés de réflexion critique sur nos concepts, nos pratiques, nos méthodes, nos terrains d'étude, etc.

Pourquoi débuter notre réflexion collective par ce thème et quel objectif ?

Outre que nous en avons convenu dans l'élaboration de notre projet, nous venons de vivre un colloque « Ecologie, Santé et Sociétés en Afrique » riche, dense et fécond. La thématique de notre

séminaire s'inscrit dans la continuité de ces journées, nous avons en tête les conférences qui peuvent nourrir notre réflexion, leurs contenus relèvent de champs d'études communs, de concepts mis en jeu dans certains de nos travaux, de problématiques proches, etc.

L'objectif consiste bien à s'interroger ensemble sur les notions (environnement, monde de vie, socio-écosystème), pas à produire une uniformité sémantique par un lexique fixé et posé comme objectif.

Notre posture est critique, elle vise à savoir un peu mieux ce que l'on dit quand on le dit. L'interdisciplinarité nous oblige à la mise en commun d'éclairages divers, de sources théoriques différentes, d'approches particulières pour faire surgir les points d'achoppement, les divergences, les convergences, etc.

Intervention d'Enguerran

*Intro : retour sur l'usage

Constat d'un emploi de façon indifférenciée, rappel de la définition consensuelle (ouvrage Biopolitiques en Afrique de l'Ouest et présentation au colloque) de monde de vie, terme le moins usité. La notion de « socio-écosystème » permet aux écologues de tenir compte de l'anthropisation des environnements, Cf notamment les humanités environnementales, mais prégnance de la notion d'écosystème, dominante.

Le terme environnement serait générique. En anthropologie, les notions de « monde », « milieu », « environnement » reviennent au même.

*Dans la littérature, 3 points majeurs sont relevés : la notion de « tournant ontologique », les « éthiques environnementales », la notion d'« éco-pouvoir ».

L'intervention développe ces 3 points et l'analyse d'Enguerran (CF texte ci-dessous)

Texte d'Enguerran

Intro sur le vocabulaire :

- *Mondes de vie*
- *Environnement*
- *Socio-écosystème (et pas écosystème social)*
- *Monde*
- *Milieu*

Tournant ontologique

Le changement climatique et la crise de la biodiversité ont fait émerger des réflexions sur les relations nature-culture et sur la place centrale de l'Homme dans le monde. La dichotomie Nature-Culture avait déjà été mise en cause par Merleau-Ponty (tout est naturel et tout est culturel chez l'Homme) mais c'est surtout depuis le début des années 2000 – avec l'évidence des changements globaux et la diffusion grand public des travaux de Descola, Viveiros de Castro, ou encore Latour – que d'autres ontologies (comprendre ici, rapports nature-culture) se sont imposées dans le domaine scientifique comme dans la société (les chercheurs sont aussi des citoyens). C'est ce que l'on nomme le tournant ontologique en anthropologie.

Ce tournant ontologique est ancré dans des travaux anthropologiques récents comme ceux de Viveiros de Castro, par exemple, une des têtes de gondole du mouvement. Selon lui, il y aurait dans l'ontologie amérindienne, comme dans l'ontologie occidentale (ou moderne), une origine commune entre humains et non-humains. Cependant, cette origine commune n'est pas, comme dans l'ontologie évolutionniste, la nature mais... la culture. Le monde amérindien est peuplé d'êtres (humains, non-humains, hybrides : visibles, invisibles, etc.) qui ont des tous des points de vue différents sur le monde. Tous se voient cependant comme humains. Ainsi, les jaguars voient par exemple les hommes comme des pécaris. Ce qui est pour nous du sang est pour le jaguar de la bière de manioc. Le point de vue sur le monde change par l'intermédiaire du corps

– compris ici comme faisceau d'affections et de capacités, comme mode d'être (et non comme des différences purement physiologiques) : manière de se déplacer, nourriture ingérée, etc. Bien entendu, le canevas cosmologique dégagé par Descola sert de base à de nombreux acteurs scientifiques du tournant ontologique. En termes réducteurs mais simples, le tournant ontologique revient à une anthropologie non anthropocentrée.

Mais le tournant ontologique est aussi parfois plus directement mis en lien avec, ou dans le contexte de la crise climatique. En étudiant l'écologie des autres, Descola montre qu'il est possible de saisir comment d'autres sociétés font face aux mêmes défis environnementaux. Conjointement, les nouvelles technologies et les nouveaux médias introduisent de nouvelles ontologies dans les sociétés modernes en construisant de nouvelles écologies pour la pensée et l'attention. Les interactions entre animistes (mais pas seulement) et naturalistes (mais pas seulement) font vaciller les fondements cosmologiques du monde globalisé.

Ethiques environnementales

Dans le cadre du changement climatique et de la crise de la biodiversité, les éthiques environnementales sont arrivées sur le devant de la scène. Plus ancré (à mon sens) dans l'expérience vécue, ce domaine de la philosophie morale montre que la perception d'un environnement synonyme de ressources à exploiter touche à sa fin : tout un chacun sait désormais qu'il s'agit de préserver, de conserver l'environnement. Ici, on voit poindre deux grands courants éthiques. Le premier est dit « biocentrique » et accorde une valeur morale à chaque entité vivante : si je m'attribue à moi-même une valeur morale, parce que je suis une fin en soi, je dois reconnaître la même valeur à toute entité présentant les mêmes caractéristiques (le vivant). C'est ce qui fait de toute entité vivante un substitut d'intentionnalité ou un quasi-sujet, digne de considération morale. Ces morales biocentriques sont des morales du respect, des morales déontologiques : dans toute entité vivante elles découvrent une entité digne de respect, par elle-même ou en elle-même.

Le second courant considère que c'est parce que nous faisons partie de la même communauté d'êtres vivants, ou de la même communauté biotique, que nous avons des devoirs aussi bien à l'égard de ses membres (les entités qui la composent) que de la communauté comme un tout. C'est pourquoi on la dit « écocentrique ». A la différence des éthiques biocentriques déontologiques, qui énoncent essentiellement des interdits (ce que l'on pourrait appeler un principe de « pas touche »), l'éthique écocentrique est une éthique des bonnes pratiques, des bonnes façons de se conduire dans la nature. L'éthique écocentrique permet de conjuguer le respect pour les membres de la communauté et pour la communauté tout entière, avec la responsabilité de ceux qui s'y trouvent. Que peut donc apporter l'éthique écocentrique aux éthiques, plus anthropocentriques, ou plus pragmatiques de la responsabilité ? Essentiellement la capacité à nous situer dans la nature dont nous faisons partie et à nous la représenter. Or, contrairement à ce que l'on présente le plus souvent, les problèmes écologiques, ou de protection de la nature ne mettent pas en jeu le conflit entre l'homme et la nature (l'homme contre la baleine, le loup ou l'ours...) mais posent la question de savoir dans quelle nature nous voulons vivre. Le choix n'est pas entre l'homme ou la nature, mais entre un monde uniforme, modelé aux seuls intérêts économiques et un monde divers, laissant place à la pluralité des aspirations humaines, des façons de faire et des manières d'être comme à la pluralité des vivants. De ce point de vue, l'éthique écocentrique, qui a l'ambition d'intégrer les activités humaines dans l'environnement naturel, peut proposer des modèles de conduite.

Ecopouvoir

Ceci nous amène à penser l'éco-pouvoir, notion développée déjà par Pierre Lascoumes en 1995, mais que nous allons développer selon nos propres définitions. L'éco-pouvoir de Lascoumes correspond à l'étendue du biopouvoir foucauldien à l'ensemble des vivants. Selon lui

– il s'inscrit dans une perspective constructiviste –, l'environnement est une construction sociale : l'environnement correspond à une pluralité de représentations selon les acteurs et les contextes dans lesquels il se développe. Les politiques publiques de l'environnement sont ainsi aussi hétérogènes que les environnements.

Le problème est qu'en 1995, ces politiques publiques restent très particulières et rien n'est réellement fait de nouveau : l'objet environnement a été intégré dans des politiques préexistantes. L'autorité publique cherche surtout à créer des structures (dispositifs, surtout politiques, qui doivent organiser) permettant de résoudre l'équation développement-protection-aménagement. Mais l'action administrative, si elle reste coercitive, cherche surtout à concilier l'inconciliable : le développement économique et la préservation de l'environnement. Avec le succès que l'on connaît. Ainsi, l'éco-pouvoir semble contredit par des politiques environnementales qui manquent de cohérence et qui restent incapables de remettre en cause les logiques industrielles et aménageuses.

On pourrait faire le même constat 30 ans plus tard : ce qui reste à développer, ce sont précisément les dispositifs d'un éco-pouvoir, nécessaire à la fois au monde que nous voulons, pour reprendre les termes d'une éthique environnementale écocentrée. Encore reste-t-il à définir « le monde que nous voulons », à différentes échelles (locale, nationale, internationale). C'est là le travail central qui devrait être développé pour comprendre et analyser les modalités possibles (et les freins) de mise en œuvre d'une transition environnementale – cette transition vers des mondes de vie respectueux de la nature – appelée de ses vœux par les scientifiques alertant sur le changement climatique et la crise de la biodiversité. Ces constats sont-ils compatibles avec les attentes des individus, à l'échelle locale, nationale et internationale ?

Intervention d'Aly

*Intro : perspective étymologique et généalogique de la notion d'environnement, référence à la conception prométhéenne, à la rationalité cartésienne et instrumentale.

*Définition analytique du concept (compréhensive et extensive) / limites, porosité et interactions entre environnement et êtres vivants (hommes donc) / opérationnalité du concept

*Dimension perçue et évolution de la construction de la notion et de ses usages : de moins en moins naturel, construit, urbain, contrôlé ; ressource finie ; bien commun,

* Limites spatio-temporelles, globalité (facteurs abiotiques, biotiques et sociaux) : terme contesté par les écologues en raison d'une connotation trop anthropocentriste et trop lâche, variant en fonction des acteurs sociaux ; nécessité d'autres termes plus adéquats (écosystèmes, biomes biogéographie, biosphère, symbiosphère).

* Dimension politique : écologisme. Distinguer « environnement » (dimension constructiviste, anthropocentrée, visées politiques (préservation, lutte contre les facteurs dégradants, etc) et écologie renvoyant à l'étude scientifique « des processus et cycles de vie dans le monde naturel », sans se limiter aux rapports humains-nature.

Texte d'Aly

Concept d'Environnement

L'environnement est tout ce qui nous entoure. C'est l'ensemble des éléments naturels et artificiels au sein duquel se déroule la vie humaine. Avec les enjeux écologiques actuels, le terme environnement tend actuellement à prendre une dimension de plus en plus mondiale.

Lorsque l'on évoque notre perception de l'environnement (social, écologique, politique, ...) on doit donc intégrer la dimension de la mondialisation, et penser à l'échelle du monde.

A notre époque, l'environnement est perçu comme une matière à sculpter, un territoire à structurer, à ménager. Cette conception dérive d'une approche prométhéenne visant à affirmer la domination de l'homme sur la nature. Face aux discours d'une écologie radicale souvent naïve et antihumaniste, l'approche instrumentale et cartésienne de l'environnement paraît

naturelle, fondée en raison et totalement adaptée aux nécessités économiques, industrielles, commerciales et financières de notre temps.

Étymologie

Étymologiquement parlant, le terme "environnement" trouve son origine dans le grec, le latin et le gaulois. Le terme environnement est polysémique, c'est-à-dire qu'il recouvre aujourd'hui de nombreuses acceptions. On doit distinguer l'évolution du mot (1) et l'évolution du sens (2).

(1) En-viron-ne-ment vient du terme "virer" (tourner) qui trouve son origine dans le grec "gyros" (cercle, tour) puis dans sa transformation latine "gyrare" et "in gyrum"; dans le latin "virare", "vibrare" (tournoyer); dans le gaulois "viria" (anneau, bracelet). Les trois origines se sont mélangées avec le temps. De "virer", l'ancien français a fait "viron" signifiant "tour" ou "ronde". Puis, le préfixe "en" a été ajouté à "viron" pour donner "environ" (entour, autour) (attesté en 1080) qui provient de la transformation de "in gyrum" et de "envirum" (attesté en 980). D'"environ" on a fait "environner" (faire le tour), attesté au XIIIe siècle. Environ au pluriel "environs" signifiait "alentours". Puis "à l'entour" a pris la forme d'"environneement" avec deux "e" (attesté en 1154). Pour perdre son deuxième "e" et donner "environnement" (action d'environner, résultat de cette action) ou "environnements" (tours, contours, circuits, voire détours), attesté du XIIIe siècle au XVIe siècle.

(2) Durant toute cette évolution étymologique, de virer, viron, environ, environner, environneement, environnement, environnement, le radical "vir" a toujours signifié la forme du "tour" et de l'"arrondi", qui a donné entour, autour, contours, et par extension "tous les contours" voire l'"ensemble des contours". Aujourd'hui la définition d'"environnement" traduit encore cette idée de "tour", d'"entour", d'"alentours", d'"autour". Le "ce qui est autour", le "ce qui fait le tour", le "ce qui forme le tour" et le "ce qui est dans l'entour" traduisent bien le concept de "milieu" à l'échelle locale et le concept de "géosphère", "biosphère", d'"écosphère" et de "technosphère" à l'échelle globale. On peut donc remarquer que du simple "mouvement" (tourner, tournoyer, faire le tour), à la simple "forme" (entour, contours, anneau) qui traduirait davantage un "contenant", le terme d'"environnement" a peu à peu désigné non seulement le mouvement et le contenant, mais aussi le "contenu". Le terme anglo-américain "environment" est directement tiré du vieux français "environnement".

Le terme français "environnement" a été traduit en latin depuis cinq siècles déjà par Robert Estienne dans son dictionnaire Français-Latin en 1539 (p.183). On y lit textuellement "environnement : circundatio, circonscriptio terrae, stipatio". L'histoire du mot et de ses sens peut donc remonter assez loin dans le temps.

La première définition technique anglo-saxonne de "environment" est apparue dans les années 1920 : conditions naturelles (physiques, chimiques, biologiques) et culturelles (sociologiques) susceptibles d'agir sur tous les organismes vivants et les activités humaines. Puis l'utilisation du vocable "environnement" s'est développée à partir des années 1960 pour englober et signifier actuellement les ressources naturelles biotiques (faune, flore) et abiotiques (air, eau, sol) et leurs interactions réciproques, les aspects caractéristiques du paysage et les biens que composent l'héritage culturel.

Définition

• *L'environnement serait donc — à un moment donné — le milieu dans lequel l'individu et/ou le groupe évoluent, ce milieu incluant l'air, l'eau, le sol, leurs interfaces, les ressources naturelles, la faune, la flore, les champignons, les microbes et les êtres humains, les écosystèmes et la biosphère.*

- *D'un point de vue plus sociétal, l'Environnement est le milieu physique, construit, naturel et humain dans lequel un individu ou un groupe (une famille, un quartier, une société, une collectivité, une entreprise, Administration, etc.) fonctionne ; incluant l'air, l'eau, le sol, le sous-sol, la faune, la flore, les autres organismes vivants, les êtres humains et leurs inter-relations.*

- *Dans son acception la plus large et partagée, découlant de son étymologie, le mot Environnement évoque tout ce qui — à un moment donné — est " autour de nous ". Mais en réalité (sauf pour les virus non actifs), la limite physique entre l'individu et " ce qui est autour de lui " n'existe pas vraiment. Deux exemples peuvent illustrer cette limite floue :*

- 1) *Notre peau semble être une barrière matérielle susceptible d'être la limite entre notre milieu intérieur et " l'environnement " extérieur. Pourtant, à chaque inspiration, l'air de notre environnement entre en nous, perd de l'oxygène et ressort enrichi en vapeur d'eau et en gaz carbonique qui viennent de l'intérieur de nous-mêmes. Certaines des molécules d'oxygène absorbées vont être incluses dans notre organisme. D'autres seront rejetées sous forme de CO₂. Il en va de même pour l'alimentation et l'excrétion, et plus subtilement pour les hormones absorbées ou émises par les plantes ou les animaux. Même notre ouïe et notre vision font " entrer " des informations environnementales (ondes et vibrations) en nous. Bien des ondes électromagnétiques nous traversent de part en part sans impact, d'autres le font avec plus d'impact. On comprend ici que l'environnement influe sur les individus, espèces et processus qu'il inclut, mais qu'également, il est en permanence modifié par eux.*

- 2) *Ce n'est pas parce qu'il y a un sol qui leur permet de pousser qu'il y a des arbres dans une forêt. Les arbres ont aussi grandement contribué à produire et fixer le sol sur lequel ils vivent. Ce sol résulte pour l'essentiel de la décomposition de leurs feuilles ou aiguilles mortes, du bois mort, et des bactéries et champignons symbiotes ou des espèces qu'ils abritent. La terre et le paysage forestier ne sont pas que l'environnement des arbres, ils sont aussi leur production.*

Néanmoins, le concept est opérant, permettant notamment de désigner ce qu'il faut protéger autour de nous et des systèmes vivants qui nous entourent, pour que la vie puisse se perpétuer de manière optimale, pour que les ressources naturelles puissent se renouveler.

Évolution de la perception de l'environnement

- *Depuis 100 ans, la perception individuelle et collective de l'environnement, comme celle du paysage a beaucoup évolué. On est passé d'un environnement plutôt local à un environnement planétaire. La télévision, les images de la conquête de l'espace, la vision concrète, photographique de la planète vue de la lune ou de satellites ont fortement élargi la perception que nous avons de notre environnement.*
- *On peut penser que pour un nombre croissant de gens :*
 - *l'environnement tel que ressenti au quotidien est de moins en moins naturel ou rural et de plus en plus urbain, construit et contrôlé*
 - *l'environnement est contrôlé par la collectivité, voire privatisé, mais agit de moins en moins pour l'individu qui le subit de plus en plus ;*
 - *l'environnement est moins un objet naturel connu qu'on peut exploiter à merci comme le faisaient le chasseur-cueilleur puis l'agriculteur, le pêcheur, le forestier ou le mineur... Il faisait l'objet d'une exploitation directe par plus de 90 % des gens. Il n'est plus exploité directement que par un faible pourcentage de la population (agriculteurs, pêcheurs, forestiers, exploitants miniers et carriers..). Il fait l'objet d'une exploitation indirecte et souvent délocalisée, moins facile à percevoir ;*
 - *l'environnement est de plus en plus perçu comme une ressource finie, qu'on ne considère plus comme inépuisable ou renouvelable à l'infini ;*

- *l'environnement est un bien commun, que nous avons le devoir de léguer aux générations futures (cf. concepts de développement durable, soutenable ou de décroissance conviviale).*

Limites spatio-temporelles

- *Le concept est d'abord spatial, mais chacun comprend intuitivement que l'environnement résulte aussi de la longue histoire de la co-évolution des espèces sur la planète. Pour parler de l'environnement " préhistorique ", on parle de paléo-environnement. Sa compréhension est utile pour comprendre par exemple les conséquences de la régression de la biodiversité ou des modifications climatiques.*
- *L'environnement est " global " ; à la fois proche et global, et sur la terre, l'environnement proche et global est modifié en permanence par les êtres qui y vivent, les processus qui s'y déroulent et des influences externes (l'activité solaire, etc.).*

Pour une échelle géographique et à un moment donné, il regroupe l'ensemble des facteurs abiotiques (physiques, chimiques) et biotiques biologiques, écologique et sociaux susceptibles d'avoir un effet direct ou indirect, immédiat ou différé (futur) sur les êtres vivants, les processus écologiques, éco-paysagers et les activités humaines et la qualité de vie.

En réalité, le sens du mot varie aussi selon la culture et la catégorie socio-professionnelle de celui qui l'emploie. Ainsi, un industriel verra d'abord dans le terme environnement une référence à " pollution ", alors qu'un cadre pensera plutôt " cadre de vie ", qu'un artisan ou commerçant pensera " ville ", pendant qu'un agriculteur imaginera " voisinage ", et un employé " Nature ". Une grande administration (région, département) pensera écosystème, écologie du paysage, Trame verte, alors qu'une petite commune verra la question de la gestion de l'eau et des déchets, ou des nuisances sonores ou de voisinage, ou des espaces verts "... là où le sociologue évoquera l'environnement familial ou de travail...

Le terme environnement est pour ces raisons contesté par la majorité des écologistes et écologues, qui y voient notamment une connotation trop anthropocentriste. Ils parleront plutôt — par exemple — d'écosystèmes, de biomes, de biogéographie, de biosphère, voire de symbiosphère.

Environnement et politique

En politique, ou dans les milieux associatifs, le terme fait plutôt référence au monde naturel tel que globalement perçu par l'homme, comme ressource, pas, peu, difficilement ou coûteusement renouvelable, et comme subissant les impacts croissants du développement et des pollutions.

- ✚ *Il évoque aussi notre qualité de vie.*
- ✚ *Les efforts visant à limiter la pollution, à réduire le gaspillage énergétique, à améliorer le traitement des déchets etc. est parfois appelé environnementalisme.*
- ✚ *Le souci humain pour son environnement, entre autres, a créé des mouvements politiques dits " écologistes " ou verts. Ces mouvements envisagent une nouvelle politique, visant à concilier le développement humain et la restauration, la protection et une bonne gestion de l'environnement.*

L'écologisme, éventuellement de droite ou de gauche, est incontestablement de plus en plus reconnu dans notre société comme l'atteste le relatif succès des Verts en Europe et les sondages qui depuis quelques années classent l'environnement (selon les lieux et moments) au 1er, 2e ou 3e plan des préoccupations avec le chômage et la lutte contre l'insécurité.

Le terme environnement ne doit pas être confondu avec le terme écologie, qui fait référence à la science des processus et cycles de vie dans le monde naturel, sans se limiter à l'humanité.

Une autre définition, de l'environnement est " le milieu dans lequel un organisme fonctionne, incluant l'air, l'eau, la terre, les ressources naturelles, la flore, la faune, les êtres humains et leurs interrelations ", selon la norme ISO 14001:1996.

Autres : l'environnement est présent comme étant l'ensemble des conditions naturelles et culturelles susceptibles d'agir sur les organismes vivants et les activités humaines. Le macro-environnement est l'environnement de l'entreprise qui l'influencera et auquel celle-ci devra s'adapter. L'environnement est en perpétuelle mutation : nouvelles idées, nouveaux produits, nouveaux modes de communication.

**Intervention de Priscilla
Entretien avec Doyle McKey et Martine Hossaërt (écologues)**

*Il s'agit de recueillir la manière dont les 2 écologues conçoivent l'environnement (et donc la notion à l'œuvre dans leurs travaux), et de déterminer avec eux et pour eux quels sont les facteurs d'un environnement en bonne santé

*De l'histoire de vie à leur discipline d'écologie

*Notions d'équilibre, de redondances, de dynamique, de diversité, de mouvement diachronique et synchronique ; les facteurs d'un environnement en bonne santé.

Environnement : approche écologique

Texte de l'entretien de Priscilla avec Martine Hossaërt (DREM CNRS) et Doyle McKey (Pr. Emérite Université Montpellier)

Martine Hossaërt, essentiellement du fait de l'enseignement qu'elle a suivi, perçoit initialement l'environnement comme un élément purement physique, abiotique : ce sont des températures, des latitudes, des caractéristiques physiques, etc. Ce n'est qu'ensuite au fur et à mesure de ses travaux que la dimension biotique, biologique apparaît, à la faveur notamment de l'étude des relations écosystémiques, des rétroactions dans un environnement que l'on pensait jusqu'alors figé, quasi immuable.

Pour Doyle par contre, la situation est différente, du fait de son milieu de vie initial : élevé dans les plaines texanes, ses héros sont des aventuriers, par exemple Davy Crockett, qui habitait pour Doyle à l'époque un environnement vierge, naturel, où les interactions s'expriment à plein, avant l'intervention de l'homme, qui aboutit nécessairement à la dégradation de cet environnement (dans son imagination d'enfant).

Ainsi, si Martine découvre la nature comme disciplinairement construite, Doyle par contre l'expérimente, y est immergé et relève surtout sa dynamique interspécifique avant une action anthropique.

Martine rebondit à ce moment de l'entretien en précisant les choses, à travers l'évocation d'un autre facteur : en effet, elle n'a réalisé qu'assez tard l'importance de l'étude du passé, à travers par exemple les Nouragues, en Guyane, qui lui ont permis de réaliser que ce que l'on peut considérer comme une « forêt vierge » est en réalité traversée en profondeur par des actions anthropiques anciennes. Doyle souligne à la suite que cette prise en compte du passé permet d'avoir des baselines de données sur le long terme qui permettent de voir ce qui a changé, ce qui a été perdu et ce qui continue à fonctionner.

Environnement en bonne santé

Pour Martine, c'est un environnement à l'équilibre en phase stable sur un certain temps, c'est-à-dire que c'est un environnement qui présente une richesse spécifique importante et qui fonctionne correctement. Il fonctionne, c'est-à-dire que toutes les chaînes trophiques, de l'herbe au très gros mammifère ou prédateur, sont présentes, quitte à avoir des redondances (une redondance, c'est quand deux espèces occupent la même fonction, ainsi, si une espèce disparaît, la fonction continue à être exercée par l'autre espèce). C'est l'intensité de la

redondance qui peut également définir la santé d'un environnement, et la résistance à la perturbation de certains écosystèmes.

Et d'ailleurs pour Doyle, ce n'est pas tellement l'équilibre qui caractérise un environnement en bonne santé, mais plutôt une dynamique, car les milieux sont toujours en train de changer. Donc pour leur santé, c'est plus la résilience, la capacité d'adaptation au changement qui est un indicateur de la bonne santé.

Martine souligne également que les écologues sont tout de même des êtres humains, et qu'ils vont avoir des a priori en travaillant sur un nouvel environnement. Par exemple, en arrivant dans le Sahel sénégalais, elle a pensé : « Oh là là c'est très très pauvre comme environnement », mais en réalité, c'est sur le paysage qu'elle s'est basée pour élaborer ce qui pourrait passer pour un jugement, et non sur ce qu'elle considère comme essentiel, c'est-à-dire les dynamiques environnementales. C'est pourquoi aujourd'hui, après 2 ou 3 ans de terrain dans le Sahel, elle ne dirait plus ça, notamment parce qu'elle a trouvé une biodiversité d'insectes à laquelle elle ne s'attendait pas. Donc si on lui demande aujourd'hui, elle aura plus tendance à dire que la savane sahélienne est en bonne santé.

Les indicateurs de la bonne santé d'un environnement doivent donc toucher à sa dynamique et à sa diversité, c'est à dire que c'est le mouvement qui est essentiel dans la santé de l'environnement, le mouvement des acteurs, synchronique et diachronique.

Dans cette optique, la génétique est un outil dont on peut se servir, dès lors qu'elle porte sur des marqueurs qui ne sont pas neutres, c'est-à-dire sur des marqueurs qui, s'ils subissent une mutation, entraînent une différence ou une perte de fonction (qui peut ou pas être remplacée par une redondance), donc la génétique peut être un bon indicateur de la dynamique de l'environnement.

Voilà, je n'irai pas plus loin, nous avons aussi parlé d'écocide et de justice sociale et environnementale, mais c'est bien le dialogue qui est privilégié lors de ce séminaire, donc je me tais !

Intervention de Yann Philippe

***A partir de l'anthropologie des techniques, référence à Leroi-Gourhan** (ethnologue et archéologue, XXème, penseur des techniques et de la culture, système d'anthropologie générale, culture matérielle, etc. CF *Evolution et Techniques, Le Geste et la parole* (1964) notamment, étude simultanée du geste comme expression du corps et des usages, et le langage, expression de la face. Leroi-Gourhan remet en question et renvoie dos à dos ceux qui identifient le monde animal et humain d'une part et ceux qui les opposent radicalement : es 2 se rattachent à une même conception philosophique, celle de la distinction âme / corps. Pour lui, l'histoire de l'humanité va apparaître comme une double libération : celle des contraintes génétiques qui lient l'outil à l'espèce, dans le domaine des actes ; celle du vécu par la pensée à travers le langage, dans le domaine des symbolisations). Fabrique conjointe de l'homme et du monde, 3 dimensions de la genèse des milieux humains : anthropisation (transformation physique de l'environnement terrestre sous l'effet des systèmes techniques de l'humanité), humanisation (transformation sémantique sous l'effet de nos systèmes symboliques), hominisation (effet en retour de ces transformations sur celle de l'animal en humain) / histoire de l'humanité dans l'affranchissement de la nature.

* **Mésologie contemporaine** (notion d'Umweltlehre d'Uexküll (CF Milieu animal et milieu humain, 2010, Payot et Rivage – 1934)) et « fûdoron » de Watsuji (Fûdo, le milieu humain, 2011 CNRS ED – 1935) = le couplage dynamique de tout être vivant (Uexküll), humain en particulier (Watsuji) avec le milieu singulier (Umwelt, fûdo) qui lui est propre en tant que sujet. Il ne doit pas être confondu avec l'environnement universel (Umgebung ou Kankyô) qui est l'objet de la science moderne – en l'occurrence l'écologie, science de l'environnement. Distinction entre mésologie

comme science des milieux (eco-phénoménologie, bioherméneutique) et science de l'environnement (écologie). L'objet de la mésologie n'est pas l'environnement, mais le couplage dynamique, l'interaction de l'être et de son milieu propre.

***Monde humain : anthropologie des techniques sur la matière, monde non vivant : quelles relations ?** Ref à **Timothy Morton** (« le dynamiteur de la pensée écologique » selon Reporterre (2019), *La Pensée écologique* (2019, Zulma... l'ère de l'Anthropocène) air, terre, eau entre vie comme matière, sans les réduire à la catégorie de ressource. « Tout est interconnecté avec tout », les hommes entre eux et acteurs par exemple du changement climatique, mais pas que : les entités comme le plastique, les virus, les rochers, le plutonium, l'ADN, etc. Nous vivons dans un « maillage » globalisé, rien n'existe par soi-même. Y compris la notion de « nature », qui n'a aucun sens prise indépendamment du maillage général. Notion d'« hyper objets ». « On roule au carburant des dinosaures fossilisés ». Notion d'hyperobjets.

***Tim Ingold** (anthropologue, proche de Descola, ils ont publié ensemble *Être au monde : quelle expérience commune ?* 2014, PU de Lyon) : **éco-phénoménologie**, fondée sur la fusion de l'organisme et du milieu, interpénétration et option choisie : voie de l'étude de la perception incarnée de l'environnement. Ex du « tas » comme amas, tas de relations comme témoignage d'une activité et de l'araignée. Aller au-delà de l'opposition entre nature et culture, atténuer la distinction entre humains et non humains (tisserands / tisserins). Faire *avec* (un monde de matériaux en devenir), faire *le long de* (lignes), *se tramer dans* (un monde-météorologique). Notion d'atmosphère, chaque espace aurait sa propre atmosphère, ni une entité objective, ni une entité subjective.

***Retour à Leroi-Gourhan** : concept de « pellicule », friction et interface entre 2 milieux (milieu intérieur : la technique ; milieu extérieur : environnement). 1 ex : introduction des rennes chez les Esquimaux d'Alaska (1890 – 1900), qui les connaissaient, les chassaient mais ne les élevaient pas, environnement dégradé par les Américains. Cette introduction de l'élevage a modifié tout le milieu. Expérience d'une tendance qui va transformer l'environnement, mais + interface, « régime pelliculaire » à l'intérieur de la technosphère qui interagit avec. Hybridité ou hybridation du « naturel » / « artificiel ». Gaïa (Latour) est tout sauf une entité homogène.

Texte de Yann Philippe : A propos de la notion de milieu – Notes en vrac

Pour résumer le fait que l'homme est son milieu – milieu au sens de (fûdo 風土) que Watsuji prend en compte : c'est quelque chose qui n'existe pas en soi parce que, justement, l'on n'en abstrait pas l'existence humaine. Au contraire, celle-ci est structurée par sa relation avec le milieu, comme celui-ci l'est en retour par l'existence humaine. Pas question de faire de ce milieu un pur objet, puisqu'il est, de ce fait, nécessairement empreint de notre subjectivité. « Il y a, en quelque sorte, co-suscitation entre l'humain et son milieu », un moment structurel de l'existence humaine qui pose un problème logique. Comment faire coexister des logiques différentes, l'une n'excluant pas l'autre, et toutes se composant dans une logique moyenne : une « méso-logique » ?

Qu'est-ce donc qu'un milieu ?

Watsuji distingue ici le milieu (fûdo) d'une part, et d'autre part l'environnement naturel (shizen kankyô). Il écrit que l'environnement naturel est quelque chose que la science moderne a abstrait du sol concret de l'existence humaine – la médiance – pour en faire un objet, tandis que le milieu, au contraire, suppose justement la subjectivité (shutaisei) de l'existence humaine pour être ce qu'il est : la « moitié » dynamique de ce moment structurel qu'il appelle la médiance.

Cela signifie que tant l'être humain que son milieu (lequel comprend nécessairement le lien social des humains entre eux) ne peuvent exister l'un sans l'autre. L'un suppose l'autre, ils

s'impliquent réciproquement. Cela différencie radicalement le milieu de l'environnement, lequel ne suppose pas l'existence humaine pour être ce qu'il est. Même quand le genre humain n'existait pas encore, l'environnement était déjà l'environnement, et la biosphère la biosphère, mais il n'y avait pas encore de milieu humain, chose qui est apparue en fonction du genre humain.

Watsuji a probablement dérivé cette distinction entre milieu et environnement des travaux du grand naturaliste germano-balte Jakob von Uexküll (1864-1944), dont il a pu entendre parler par Heidegger pendant son séjour en Allemagne (1927-1928). Uexküll, qui a profondément influencé Heidegger à cette époque, avait en effet établi une distinction fondatrice entre ce qu'il appelait d'une part Umwelt (le milieu ou le monde ambiant propre à une certaine espèce) et d'autre part Umgebung (le donné environnemental objectif et universel).

L'Umwelt correspond à ce que Watsuji appelle fûdo, et l'Umgebung à ce qu'il appelle shizen kankyô. L'Umwelt ou le fûdo, c'est la réalité concrète pour l'être considéré, tandis que l'Umgebung ou le shizen kankyô, c'est une abstraction qui ne vaut que pour le regard de nulle part de la science moderne.

La seule différence entre les deux auteurs est que Watsuji traite de l'humain, tandis qu'Uexküll traite du vivant en général ; et que par conséquent Watsuji utilise la méthode historique des sciences humaines, tandis qu'Uexküll utilise la méthode expérimentale des sciences de la nature. Cependant, le principe fondateur de leurs deux approches est le même ; c'est la subjectivité de l'être considéré, qu'il soit humain ou animal (ajoutons : ou vivant en général).

Bien que les valeurs humaines soient considérablement plus élaborées que celles des autres vivants, le même principe s'applique aux milieux humains. Chaque culture crée son propre milieu, quel que soit l'environnement. Des environnements similaires seront interprétés différemment par des sociétés différentes, et si exécrable que soit l'environnement, le milieu qui en résulte sera nécessairement celui qui convient le mieux à la société considérée.

Platon n'avait bien entendu aucune idée de ce que, plus de deux millénaires plus tard, Uexküll et Watsuji ont appelé mésologie (Umweltlehre, fûdoron) ; à savoir l'étude du milieu comme distincte de l'écologie, qui est l'étude de l'environnement. Néanmoins, cette phrase contient trois principes de base de la mésologie :

- *D'abord, que le milieu ou le monde ambiant (ici appelé kosmos) est « vivant » (zôon) effectivement, le milieu est vivant dans la mesure où il participe du moment structurel de l'existence d'un être vivant (tandis que la plus grande partie de l'environnement, l'air, les pierres, l'eau etc., n'est pas en vie). Qu'il soit individuel ou collectif (une société, une espèce...), quand cet être meurt, son monde disparaît et retourne avec lui à l'environnement.*
- *Deuxièmement, que le milieu est « visible » (horaton) ; effectivement, le milieu est ce que perçoit un être vivant (tandis que de très nombreux aspects de l'environnement, bien qu'existant physiquement, ne sont pas perçus par les êtres vivants, dont chacun n'en perçoit que certains traits spécifiques, dans les termes qui lui sont propres).*
- *Et troisièmement, puisque le milieu et l'être considéré sont fonctions l'un de l'autre, le milieu est par définition celui qui convient le mieux à cet être, et il lui apparaît comme doté de qualités superlatives (megistos kai aristos kallistos te kai teleôtatos).*

Timothy Morton

Le terme d'hyperobjet désigne « des choses massivement distribuées dans le temps et l'espace par rapport aux humains » (Morton, 2018 : 7).

Ces objets spéciaux partagent des propriétés communes :

- 1. Ils sont visqueux, ce qui signifie qu'ils "collent" aux êtres auxquels ils sont associés.*
- 2. Ils sont non-locaux ; autrement dit, toute "manifestation locale" d'un hyperobjet n'est pas directement l'hyperobjet.*
- 3. Ils impliquent des temporalités profondément autres que celles à échelle humaine auxquelles nous sommes habitués [...].*
- 4. Les hyperobjets occupent un espace de phase à dimension élevée, qui les rend par moments invisibles aux humains.*
- 5. Et ils présentent leurs effets de manière interobjective ; ils peuvent être détectés dans un espace composé d'interactions entre les propriétés esthétiques des objets ». (Morton, 2018 : 7).*

L'eau et l'air peuvent être également considérés comme des « hyperobjet », c'est-à-dire comme des entités massivement distribuées dans le temps et l'espace, et intimement liées, Pour illustrer le côté sauvage de sa pensée écologique, le philosophe américain invite le lecteur à penser le carburant, le fer, l'oxygène et les montagnes comme des objets dont le maillage (mesh) est en partie fabriqué par des entités non-humaines et non-vivantes : « nos voitures roulent à l'extrait de dinosaure écrasé. Le fer est essentiellement un produit dérivé du métabolisme bactérien. Tout comme l'oxygène. Certaines montagnes ne sont rien d'autre que des coquilles et des bactéries fossilisées. »

Tim Ingold

Dans la continuité de la pensée écologique de Timothy Morton, Tim Ingold, au cours de sa carrière, a développé de nombreux concepts « éco-phénoménologiques » :

Tim Ingold distingue la perspective phénoménologique fondée sur la fusion entre l'organisme et son environnement d'une perspective éco-phénoménologique basée sur leur interpénétration (Ingold, 2017a : 154)

Il développe sa propre perspective du tas (heapologie) en observant les correspondances à l'œuvre dans le processus de formation des objets.

Dans une expérimentation menée dans le cadre d'un cours sur les 4A, il demanda à ses étudiants de rassembler une sélection d'objets trouvés, et de constituer un amas au milieu d'une pièce. Ils revinrent avec un assortiment hétéroclite d'objets divers « hors duquel une araignée s'est précipitée pour traverser le tapis » (Ingold, 2017a : 53).

Dans cet assortiment d'objets disposés sur le sol, « les pièces de monnaie par exemple parlaient des poches et des porte-monnaie et des innombrables transactions à double sens qui vont de la main à la caisse. Les trombones avaient un jour relié les documents d'un fonctionnaire occupé, alors que les canettes, antérieurement remplies de liquide, avaient été au contact de bouches assoiffées qui quelques instants plus tôt avaient inhalé la fumée d'une cigarette incandescente. Les marques de dents à sa surface attestaient que la balle en caoutchouc, couverte de sable de plage, avait été le jouet d'un chien, tandis que la plume avait un jour orné le panache d'un oiseau en plein vol. Autrement dit, tous ces objets portaient témoignages d'autres vies - humaine, canine, aérienne. Et pourtant, en devenant des objets ils avaient rompu avec ces vies, comme les branches mortes d'un arbre, et étaient livrés sans vie, comme un bric-à-brac échoué sur les berges d'une rivière. Seule l'araignée avait pu s'en échapper » (ibid. : 53-4).

Tous ces objets ont des « itinéraires de vie » traçables et forment un tas fait de matériaux réunis au cours d'un processus de croissance. Il s'agit d'une métaphore pour « penser le faire » comme un processus de correspondance avec des « matières » prises dans d'autres processus (ibid. : 60). Qu'il s'agisse des pièces de monnaie, des trombones, des canettes, de la balle en

caoutchouc ou de la plume, tous ces objets-matériaux étaient déjà pris dans des processus engageant des correspondants humains et

Notion d'atmosphère

Chaque espace aurait sa propre « atmosphère » qui empiéterait sur la nôtre, et prendrait possession des sens. Plus récemment, le philosophe Gernot Böhme (1993) s'est inspiré de Walter Benjamin pour développer une esthétique explicitement centrée sur la notion d'atmosphère.

Par exemple, l'aura d'une œuvre d'art serait « comme une vapeur qui s'échapperait de l'objet et que pourrait "respirer" ceux qui se trouvent dans son champ » (Ingold, 2013b : 230). Elle serait comme l'atmosphère, c'est-à-dire une « forme de sentiment spatialement indéterminée » (Böhme, 1993 : 117-8).

Pensée comme un espace, l'atmosphère serait « colorée » par les radiations ou les extases des choses qui se répandent dans l'environnement affectif (ibid. : 121). L'atmosphère n'est ni une entité subjective ni une entité objective. Elle est une espèce d'entre-deux émergent entre les qualités environnementales et les états humains. L'atmosphère naît dans la conjonction des choses et des êtres, « sans être objective, elle est inhérente aux qualités des choses ; sans être subjective, elle appartient aux êtres sentant » (Ingold, 2013b : 231).

Tim Ingold souhaite transcender l'opposition entre le météorologique et l'affectif dans un « monde de climat » (ibid. : 232) selon une esthétique calquée sur la notion d'atmosphère. Il se réfère à Derek McCormack pour définir l'atmosphère comme un ensemble d'affects dynamiques et cinétiques en milieu instable et mouvant (ibid.). Cette référence n'est pas sans rappeler la définition deleuzienne d'un agencement selon un ensemble d'affects longitudinaux et latitudinaux.

*D'ailleurs, dans *Marcher avec les dragons*, Tim Ingold (2013a : 191) fait référence à l'haccéité pour caractériser le « paquet de lignes » qu'est un organisme individué.*

Pour atténuer la distinction entre humain et non-humain, Tim Ingold fait un parallèle entre la croissance des organismes et des artefacts. Selon lui « ce qui fait la différence, parmi d'autres innombrables paramètres, c'est la part de l'implication humaine dans la génération de la forme : mais ce changement n'est que de degré et non de nature » (ibid., 2017a : 61). Le vent participe au processus de formation d'un panier en donnant l'inclinaison aux branches verticales du cadre, et l'artisan suit le vent en tressant la corbeille. Ces deux forces correspondent pour former le panier. Chez Ingold, cette planéité du monde est démontrée par le biais du travail : « on est au-delà de l'opposition entre nature et culture, puisque l'activité semble émerger et répondre à la même logique chez les tisserands humains et chez les tisserins animaux »

Le tisserin est le nom donné à de nombreux oiseaux, remarquables, entre autres, par la structure de leurs nids. Ils sont de forme sphérique ou conoïdale et sont tissés à partir de filaments arrachés à de grandes feuilles, puis tressés entre eux. Une douzaine de nœuds différents sont nécessaires à leur fabrication.

Dans une activité de correspondance, le paysage est façonné par les activités (taskscape). Lorsque le mode de relation au monde est interactif, le paysage (landscape) n'est plus qu'un simple territoire (land).

Selon Augustin Berque, le paysage est dévasté par un dysfonctionnement dans la relation de l'Homme.

Le concept de pellicule chez André Leroi-Gourhan

On trouve dans l'évolutionnisme technique d'André Leroi-Gourhan le concept de « pellicule », à la fois friction et interface entre deux milieux, lequel mérite d'être rappelé ici.

Les produits du contact entre un milieu intérieur (la technique) et un milieu extérieur (l'environnement) seraient « autant de solutions individuelles à des problèmes forcément différents. » (Leroi-Gourhan 1945 : 336).

Dans cette friction ou interpénétration des deux milieux, une « matérialisation » donnée d'une « pellicule d'objets » survient dans le système des objets techniques en fonction d'une « tendance » portée par le milieu intérieur.

- *À l'intérieur du milieu technique il y aurait donc selon Leroi-Gourhan une tendance générale qui porterait tous les possibles techniques. À l'intérieur du milieu technique, on remarque aussi une continuité des éléments techniques, qui réagissent les uns sur les autres. La continuité expliquerait que les inventions ex nihilo soient rares : « le moteur à explosion est sorti des machines hydrauliques du XVIIème siècle, du rouet, de la marmite de Papin. (...) Il semble qu'il faille la transformation d'un élément du milieu technique pour créer la condition suffisante à un pas général en avant. » (Ibid. : 344). Cette transformation peut être minime et avoir de grands effets à condition qu'un « groupe technique », une association d'objets, soit présent et mobilisable pour une matérialisation : le rouet à filer n'apparaîtra pas chez les aborigènes australiens, le milieu intérieur ne le permet pas, il n'a pas constitué le groupe technique idoine.*

Il y a certes dans la théorie de Leroi-Gourhan un bergsonisme, une forme d'élan vital de la technique qui est justement ce que nous trouvons plus haut préjudiciable aux thèses de Simondon et d'Ingold. Toutefois, Leroi-Gourhan accorde une place importante à la contingence lorsqu'il montre qu'un apport technique peut se traduire par une modification relativement étendue du « milieu intérieur », jusqu'à affecter les structures profondes d'une société. Il livre un exemple éclairant de ce phénomène, qui nous intéresse tout particulièrement ici pour sa conclusion riche d'enseignements :

L'introduction des rennes d'élevage chez les Esquimaux d'Alaska :

« De 1890 à 1900, rapporte Leroi-Gourhan, le gouvernement américain a importé chez les Eskimo d'Alaska des rennes et quelques pasteurs lapons pour développer l'élevage dans les groupes de chasseurs décimés par la disparition des cétacés, les compagnies de chasse et de pêche et la Ruée vers l'Or. » (Ibid. : 364).

Les Esquimaux connaissaient les rennes sauvages, qu'ils chassaient, mais n'élevaient pas les rennes comme les Lapons (plus précisément, les Saamis qui vivaient au Nord de la Norvège, de la Suède, de la Finlande et dans le Nord de la presque île de Kola en Russie). En quelques pages troublantes, Leroi-Gourhan démontre comment l'introduction de la technique d'élevage du renne gagne et affecte tout le « milieu intérieur » des sociétés esquimaux, y compris les relations de genre, la saisonnalité des activités, l'artisanat, l'équipement et l'habillement, les pratiques d'espace et la perception de l'environnement, les relations inter-espèces, la qualification des ressources naturelles, etc. On voit que le concept de milieu est alors ambigu : d'un côté, il désigne une périphérie, un environnement extérieur pour un organisme ou une société, de l'autre, il désigne une intériorité, l'expression d'une tendance qui va transformer l'environnement.

Mais se dégage de façon plus intéressante encore un troisième sens, qui est celui de l'interface et de la friction de ces deux premiers milieux, la « pellicule » ou l'enveloppe où émerge par exemple un nouveau « rideau d'objets » (ibid. : 332), auquel se consacre de façon privilégiée l'anthropologue de la technique, mais où naissent aussi les épiphanies de l'Anthropocène qui animent le paysage vécu par une prolifération d'hybrides.

La technosphère interagit avec la biosphère, et celle-ci coévolut avec les milieux techniques dans lesquels la vie humaine s'épanouit.

La marque de l'Anthropocène est justement de rendre ce lien de coévolution dominant en même temps que problématique parce qu'il débouche sur des emballements périlleux du système d'autorégulation de Gaïa qui est tout sauf une entité homogène (Latour et Lenton 2019).

Références

- Berque, Augustin.** « Chorésie ». *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 42, no 117, 1998, p. 437-48.
- . *Écoumène : introduction à l'étude des milieux humains*. Belin, 2016.
- . *Le vivant et son milieu ou d'écologie en mésologie*. 2017.
- . *Recosmiser la Terre : quelques leçons péruviennes*. Éditions B2, 2018
- Böhme, Gernot.** « Atmosphere as the fundamental concept of a new aesthetics ». *Thesis Eleven*, vol. 36, 1993, p. 113-26.
- Leroi-Gourhan, A.** *Le geste et la parole. 2 : La mémoire et les rythmes*. Paris : Albin Michel (« Sciences d'aujourd'hui »), 1964.
- 1973 [1ère éd. 1945] *Milieu et techniques*. Paris : Albin Michel (« Sciences d'aujourd'hui »).
- Ingold, Tim.** *Faire : anthropologie, archéologie, art et architecture*. Traduit par Hervé Gosselin et Hicham-Stéphane Afeissa, Éditions Dehors, 2017.
- . *Marcher avec les dragons*. Traduit par Pierre Madelin, *Zones sensibles*, 2013.
- . « Prêter attention au commun qui vient : conversation avec Martin Givors et Jacopo Rasmi ». *Multitudes*, vol. 68, 2017, p. 157-69.
- . *The perception of the environment: essays on livelihood, dwelling and skill*. Routledge, 2011.
- . *Une brève histoire des lignes*. Traduit par Sophie Renaut, *Zones sensibles*, 2013
- Morton, Timothy.** *Being ecological*. MIT Press, 2018.
- . *Dark ecology: for a logic of future coexistence*. Columbia University Press, 2016.
- . *Hyperobjets: philosophie et écologie après la fin du monde*. Traduit par Laurent Bury, *Cité du design*, 2018.
- . *La pensée écologique*. Traduit par Cécile Wajsbrot, *Zulma*, 2019.
- . *Realist magic: objects, ontology, causality*. Open Humanities Press, 2013.
- . « What is Dark Ecology ». *Living Earth: field notes from the dark ecology project 2014-2016*, *Sonic Acts Press*, 2016, p. 29-56.
- Uexküll, J. von.** *Mondes animaux et monde humain*. Suivi de *Théorie de la signification*. Paris : Denoël, 1984.
- Watsuji, Tetsurô.** *Fûdo, le milieu humain*. Paris : CNRS éditions, 2011.

Discussion

*Reprise des éléments essentiels et pas un procès-verbal de la discussion
(CF l'enregistrement si besoin, et/ou les compléments par les différents membres du GRI)*

*Dominique :

- Remerciements pour la qualité et la densité de ces interventions, attestant d'approches différentes, convoquant la polysémie des notions, notamment celle d'environnement, l'intérêt de la notion de milieu et de celle de monde de vie, moins travaillée ici, mais qui paraît très proche dans la mesure où elle donne priorité aux interactions, à la porosité, aux dynamiques entre les vivants et les choses, à « ce qui fait monde », justement à géométrie variable et s'inscrivant dans des temporalités différentes.
- Par ailleurs, il semble que les dualismes (nature / culture, nature / histoire, nature / liberté) comme les partitions exclusives (humains / non humains ; vivants / non vivants ; etc) soient à dépasser, même si les tentatives effectives de dépassement ne débouchent pas toutes sur une pensée englobante réellement et soient difficiles à tenir (les habitudes disciplinaires mais aussi les épistémés ont structuré et déterminé nos représentations).
- Nécessité de repenser à nouveau frais nos approches et nos « boîte à outils », mieux les ajuster ou du moins mieux savoir pourquoi et jusqu'où ces outils conceptuels sont opérants, mettre à jour nos

pré-requis dans leur usage, et savoir que parfois, peut-être souvent, leur efficacité heuristique n'empêche pas d'avoir conscience qu'ils sont relatifs, permettent des idées ou des théorisations régulatrices, voire des fictions théoriques nécessaires.

*Fatoumata :

- Éléments que l'on retrouve dans les 4 interventions : polysémie des objets
- Dans les 3 premières présentations, les notions de bien commun, d'éthique environnementale comme la problématique de la gouvernance sont présentes.
- Cela fait rebondir sur la question de la patrimonialisation du vivant / les saisies de l'épistémologie du Sud, celles de la socio-histoire et pose la question de comprendre et de savoir comment cela est appréhendé dans les différents travaux.
- Référence à *Alerte sous les Tropiques* (articles de 1946-1960, culture et développement en Afrique noire, 1990) de C. Anta Diop
- Mobilisation des différentes approches pour une « ontologie relationnelle » et son impact sur nos travaux, nos approches, nos perspectives.
- Il nous faut unifier ce cadre.

*El Hadji Malick :

- Intérêt de se créer un chemin au plan théorique collectivement et intérêt de ces concepts pris dans leur dimension évolutive.
- Réflexion sur l'environnement tel que perçu en Europe, mais quid de l'Afrique ? On peut se référer par exemple à une éthique environnementale, notamment telle que présentée dans la charte Kurukan fuga (ou charte du Mandén), de 1236, dans l'empire Mandingue du Mali au XIIIème, lié au processus de « pacification » post chute de Soumahoro Kanté (fuga = espace ; kurukan = au dessus de la colline, lieu de rencontre après la bataille, toponyme). Le chapitre III est intitulé « De la préservation de la nature » avec les articles 40, 41, 42 (voir le PDF sur Human Dignity and Humiliation Studies.com).
- Il faudrait s'intéresser aux dimensions africaines de l'environnement, notamment aux questions de responsabilité par rapport à l'eau, questions déterminantes en Afrique, donc travailler par rapport à une communauté d'acteurs.
- Sur l'exposé de Yann Philippe, concernant la relation aux objets, il est intéressant de penser comment ils modifient nos rapports, nos conduites et nos rapports à d'autres objets (exemple, le téléphone portable a modifié considérablement les rapports)
- La perspective holistique et mobilité conceptuelle comme fil conducteur de ces présentations et de nos travaux et constat du fait que l'environnement est construit et déconstruit, réfléchir à comment les individus intègrent et expérimentent l'environnement, s'y soustraient, etc.
- A cet égard, les cosmogonies d'Afrique de l'Ouest (dogon par exemple ou autres) pourraient être intéressantes à travailler.

*Abdou Ka

- Remarques complémentaires, sur la notion d'environnement, polysémique et variable, dynamique et pas statique.
- La saisie de ce qui nous entoure peut être étudiée et remise en question, ici par ex, « la rue ou la voie publique appartient à l'Etat », représentation qui a des conséquences sur l'espace public, les rapports que les gens ont à leur environnement proche, leur conception de ce « bien commun » (à discuter justement, si on considère cette représentation qui semble révéler un désinvestissement de cet espace).
- Sur la notion de cosmogonie, il faudrait en effet réfléchir et travailler. Par exemple, les ontologies amérindiennes qui lient les éléments, la faune, les humains, etc. Chez les Peuls, l'homme vient d'une goutte de lait.

- Les liens permanents entre intériorité et extériorité, par exemple dans l'exposé d'Ali, montrent bien que l'homme devient un élément de la nature. Cela correspond aussi à cette perspective holistique sur la santé dont parlait Priscilla (One Health).

- La façon de nommer les lieux est aussi partir prenante du lieu. Précisions sur le lexique.

*Question d'Enguerran et discussion générale sur les correspondances lexicales entre les collègues africains.

- Plusieurs termes en wolof pour désigner l'environnement, selon la déclinaison sémantique :
ALAM = environnement, nature, êtres vivants + faune, + flore, plutôt naturaliste

DIAO = atmosphère, plus aérien

CAOUMOU = environnement global, + large, + l'invisible

ADOUNA = le monde au sens géographique ou la vie

Décision unanime d'élaborer un glossaire (lexique approprié) des termes correspondants en wolof, peul, sérère, diola, mandingue, arabe en mobilisant des linguistes (Fatoumata et El Hadji en proposeront), l'imam Kanté (proposition de Jean François et de Dominique, qui vont le contacter), Ali et Abdou pour le peul, Désiré pour le diola...

*Abdou et Désiré : discussion sur l'éthique environnementale avec l'exemple en milieu diola (et autre) des prescriptions concernant la coupe d'une plante ou le prélèvement d'une écorce considérés comme un échange (don / contre don). Il y a une contre partie quand on coupe, cela dépend de la considération de la plante ou du besoin mais aussi de la transmission des savoirs faire en fonction du mérite de la personne (personnes âgées sur la transmission des connaissances, mais il faut les mériter). Il faut un dépositaire digne de confiance.

*Fatou Bintou :

- Remarque sur le fait que les définitions et la terminologie ne résonnaient pas dans son esprit au départ, l'exposé d'Ali l'a éclairé.

- Un socle commun évident et des spécificités liées aux différents points de vue, ce qui du reste renvoie au « s » mis à « environnements » par Dominique dans le titre de la thématique. Le pluriel se justifie, pluralités des environnements.

- On subit / on agit et donc on interagit avec le milieu, les fonctions du vivant par ex : air / liquides / on perd du sel... interactions permanentes entre humains et environnement.

- Proposition d'une « stabilité dynamique », revenir à nos conditions initiales, parallèle entre milieu intérieur et extérieur. Il y a un continuum en réalité.

- Le mérite de cette réflexion collective est de nous faire sortir de notre zone de confort.

*Yann Philippe :

- On peut se demander : l'extérieur commence où ? On pense qu'il y a des barrières, en réalité il y a un continuum.

*Dominique :

- Oui, une porosité et ce que dit Fatou Bintou des organismes éclaire ce que nous vivons dans ces relations aux milieux.

*El Hadji :

- L'approche organiciste éclaire ce que nous vivons en effet.

*Jean-François Havard :

- Est-ce que ce ne sont pas les questions des frontières, de la limite ? Comment on appréhende l'intrication ? (Cf Mondes de vie)

*Gilles Boëtsch

-Retour sur les termes nécessaire en effet, relance sur le lexique.

*Dominique

On y retourne, donc c'est important. Il faut mettre en place ce glossaire.

*Abdoulaye Dabo

- Si je me retrouve dans un milieu étranger (référence au labo), mon domaine étant la parasito, en tant que biologiste, on parle d'écologie. Mais la réflexion aujourd'hui m'a élargi l'horizon.

- Ce tout dans lequel évolue l'homme, renvoie aussi à l'inquiétude pour la planète.

- Si le Sahel apparait a priori comme une zone morte alors que c'est tout le contraire (référence à une intervention de Priscilla), si la génétique est effectivement un indicateur de la bonne santé d'un environnement (ex des points d'eau au Sahel, partage des points d'eau, référence à la communication du colloque sur les parasites, la transmission, les types nouveaux de parasites hybrides), alors le commun (des mares, etc) permet les transmissions, élargissement du champ d'actions.

- L'approche holistique est une nécessité, étude globale, « je vais m'y mettre ».

*Yann

- Au fond après nos réflexions, la notion d'environnement devient de moins en moins la réalité que l'on vit. Il semble que les notions de milieux, de mondes de vie soient plus adéquates. Le terme le plus problématique, le moins opérant, c'est celui d'environnement.

- Reste des questions : comment on pense la porosité ? A quelle échelle ?

*Aly

- En effet, et du reste nous travaillons à de nouvelles conventions, notamment dans la définition d'un protocole sur une étude et un terrain (accessibilité aux bois sacrés ou à d'autres échelles physiologiques, par ex).

*Dominique

Nouveaux termes alors à travailler : porosité, hybridation, intrication entre humains / non humains, vivants / non vivants.

Synthèse

(proposition de Dominique l'après-midi, partagée et affinée par les présents)

- 1 - Concernant les idées, définitions, analyses des 4 présentations, nous aurons leurs **textes inclus dans le CR**, chacun pourra modifier, ajouter, etc.
- 2 - **Décision de travailler notre « boîte à outils commune »**, cela ne signifie absolument pas l'abandon de l'usage des termes appropriés dans nos champs disciplinaires, mais nous engage à la co-construction d'outils conceptuels redéfinis, affinés, transversaux, rendus plus opérants sur nos terrains mais aussi dans nos approches. Ex : les notions de porosité, d'interaction, d'hybridation, d'intrication, etc. Nous sommes bien dans notre travail critique et de réflexivité.
- 3 - **Peut-on et comment stabiliser ces notions en partie ?** Peut-être en partant empiriquement des exemples de terrains, et lier alors cela à la thématique du séminaire 4 « Co-construire nos terrains d'étude avec les populations ? Comment ? Méthodologies, interdisciplinarité réelle, nécessité de travailler sur le lexique vernaculaire, les représentations, les usages des acteurs sociaux ».
- 4 - **Cette « boîte à outils » peut être élaborée par 2 vecteurs**

*1 **lexique commun des termes** (à lister) en wolof, pullar, mandingue, diola, sérère, arabe si besoin par nos collègues sénégalais, maliens, burkinabés + Imam Kanté + Désiré Diatta + collègues linguistes (Fatoumata et El Hadji en proposeront).

*1 **glossaire** (celui de notre boîte à outils) qui liste les notions nouvelles, émergentes, requises, à partir de notre travail de ce matin : Porosité / interpénétration ; Instabilité / Précarité (des milieux, des environnements, des mondes de vie) ; Hybridation / Intrication / Enchâssement entre humains et non humains, vivants et non vivants
Autres termes à ajouter sur proposition...

- 5 – **Formuler des questionnements** issus des présentations et échanges de ce matin.
 - *Comment on pense la porosité et à quelle échelle ?
 - *La notion d'environnement est-elle à maintenir ? Peut-être comme idée régulatrice ou fiction théorique par efficacité, mais ne semble pas la plus opérante, mais est la plus usitée.
 - *Comment travailler aux questions d'accessibilité ?
 - *La question des cosmogonies
 - *La question d'une ontologie relationnelle, que nous fait-elle, comment nous oblige-t-elle à repenser nos objets à nouveau frais ?
 - *Dans quel monde de vie voulons-nous vivre ? La question de l'éthique environnementale
- 6 – **Alimenter notre google drive** avec les textes de références des présentations et d'autres, au fur et à mesure de nos avancées + le glossaire + le lexique : mise en œuvre ?
- 7 – **Dispositions pratiques pour SEM 3 & 4** : Accord pour regrouper les 2 séminaires suivants (3 et 4), le week-end de Pentecôte (du samedi 27 dans l'après-midi pour l'arrivée au lundi 29 fin d'après-midi pour le départ, nous pourrions travailler le dimanche et lundi), hors Dakar (probablement New Hotel Horizon Baobab à la Somone) en intervertissant les thématiques puisque Fatoumata ne peut être là que le lundi (pour le séminaire prévu le 3, sur Santé publique, santé communautaire, etc).

Merci à tous !